



Portrait



Ezra Pound au-dessus du volcan

« Je préfère manger des ongles que d'écrire en prose »

Par François Bousquet

Ezra Pound (1885-1972), c'est d'abord l'auteur d'un livre, les météoriques *Cantos*, livre-fleuve et fleuve sans fin qui va de Confucius et Homère jusqu'à Mussolini. L'accolement de ces noms peut surprendre, mais le Poète et le Sage ont compté pour Pound autant que le chef fasciste. Il lui arrivait même de les associer sans jamais déroger au vœu d'harmonie cher à la pensée chinoise, dont il a traduit en anglais un des joyaux : les Odes rassemblées selon la tradition par Confucius. Les éditions Pierre-Guillaume de Roux les publient en français dans une « transcription » splendide, œuvre de Jean-Paul Auxéméry, assortie de commentaires éblouissants.

Coleridge disait de la foi poétique qu'elle constitue une éclipse volontaire de l'incrédulité. Dans tous les cas, elle requiert un acte de foi pour échapper aux univers prosaïques. La religion de Pound – qui fut, avec Maïakovski, Gottfried Benn et quelques autres, la poésie au XX^e siècle – tient dans ces quelques mots. « Je préfère manger des ongles que d'écrire en prose », avouait-il, ne cherchant que la lumière, laquelle « se transmet par succession apostolique ». Il en fut le foyer incandescent, prince parmi les écrivains, maudit parmi les hommes, héritier de Villon, continuateur de Dante, gardien des mystères orphiques, dernier maillon d'une longue chaîne de voyants. *Un volcan solitaire*, pour reprendre le

sous-titre de la biographie de John Tytell (Le Rocher, 2002), qui fit en sens inverse le voyage des *Pilgrim Fathers*, les « Pères pèlerins » qui traversèrent l'Atlantique pour créer une nouvelle Jérusalem. Lui regagna l'Europe pour embrasser le fascisme, et s'embraser avec lui, tant il s'y jeta comme Empédocle dans l'Etna, bûcher héraclitéen.

Un dieu retiré dans le silence

L'auteur des *Cantos* prit tous les risques – et les assumés. Inculpé de haute trahison en 1945, enfermé trois semaines durant dans une cage en fer de 1,80 m sur 1,80 m, à Pise – la « cage à gorille » balayée par le vent et brûlée par le soleil –, avant d'être rapatrié

aux États-Unis et interné sans autre forme de procès dans un hôpital psychiatrique, il ne sera libéré qu'en 1958. Revenu des Enfers, à l'instar d'Ulysse et d'Orphée, il traversa une dernière fois l'Atlantique pour retrouver son Ithaque italienne. Là, déambulant comme le roi Lear dans la lande battue par le vent, poursuivant une Europe fantomatique, il vieillit subitement, avant d'accéder à une sorte d'immortalité minérale. Ainsi le Pound de la fin est-il sans âge, réincarnation homérique. C'est le dernier des aèdes venu visiter les derniers des hommes, ceux du XX^e siècle, avant de s'enfermer dans un mutisme d'airain, pareil à un dieu retiré dans le silence – le regard tourné vers l'intérieur, la peau décharnée comme sa poésie, le visage parcouru de



Ne en 1885 aux Etats-Unis et mort à Venise en 1972, Ezra Pound, qui a révolutionné la poésie anglo-saxonne du XX^e siècle, compte parmi les plus grands noms de la poésie mondiale.

rides, figé dans une expression cataleptique offrant la majesté olympienne d'une statue de pierre.

À ceux qui lui demandaient où il vivait, il répondait : « En Enfer ! », en pointant du doigt son cœur : « Ici, ici ! », ajoutant : « J'ai perdu la tête dans un orage... » Il était pourtant pareil à l'éclair. Ernest Hemingway, le pape en personne des lettres américaines, le canonisa de son vivant : « C'était une sorte de saint. Il était irascible, mais beaucoup de saints ont dû l'être. » C'est que Pound a voulu remplacer la Bible par les *Métamorphoses* d'Ovide et revenir au paganisme des anciens dieux. Curieusement, lui-même ressemblait à un prophète de l'Ancien Testament, portant un nom biblique, Ezra, prêtre et magistrat, qui ne le prédestinait en rien à accabler les Juifs de la malédiction jadis portée contre les usuriers. Ainsi sa phobie de l'argent prit-elle un temps le chemin de l'antisémitisme, ce « stupide préjugé banlieusard », confiera-t-il après-guerre à Allen Ginsberg, le poète psychédélique de la Beat Generation.

Le monde comme une image

Ce qu'il voulait, c'est abattre le Veau d'or. Pour cela, il lui fallait quitter l'Amérique, où il naquit en 1885, au fin fond de l'Idaho, dans une ville minière, d'une lignée puritaine qui se flattait de compter parmi les premiers colons embarqués pour la Nouvelle-Angleterre sur un navire appelé le Lion. Un signe pour le rugissant Ezra. Très tôt, la famille se réfugia à Philadelphie. Pound était alors un jeune dandy à l'excentricité assumée, traduisant des poètes latins et se comparant à Walt Whitman « en col et chemise ». Lié à William Carlos Williams, le futur poète – qui dira que rencontrer Pound, était comme de passer l'« avant Jésus-Christ à après » –, il découvrit à l'université la poésie provençale, les chansons et ballades des ménestrels du sud de la France, « monde radieux, où les pensées s'entrecoupent – mieux : s'incisent, selon un dessin d'une parfaite netteté ». Une source d'inspiration continue pour lui, qu'il consigna dans l'*Esprit des littératures romanes* (1910).

Mais c'est d'abord à Londres qu'il s'installa, en 1908. Il y publia des recueils de

poésie, comme *Hugh Selwyn Mauberley* (1920), rencontra l'Irlande en la personne de son barde le plus fameux, Yeats, s'éprit de Dorothy Shakespear, sa future femme, et côtoya le monde des lettres, dont Ford Madox Ford, figure centrale des lettres britanniques, et D. H. Lawrence – qui opposait le dieu de Pound, la beauté, au seul dieu que lui reconnaissait : l'exubérance dionysiaque de la vie.

Mais Pound trouva sa pierre philosophale loin de l'Angleterre. En 1913, la veuve d'Ernest Fenollosa, orientaliste, spécialiste des littératures chinoises et japonaises, lui confia les archives de son mari. Une révélation. Fenollosa le faisait accéder à un nouveau langage, les pictogrammes chinois et leurs combinaisons cosmiques qui irrigueront les *Cantos*. « Lire chinois, ce n'est pas jongler avec des concepts, mais observer les choses accomplir leur destin. »

POUND FIT EN SENS INVERSE LE VOYAGE DES « PÈRES PÈLERINS ». IL REGAGNA L'EUROPE POUR EMBRASSER LE FASCISME, ET S'EMBRASER AVEC LUI, TANT IL S'Y JETA COMME EMPÉDOCLE DANS L'ÉTNA

Poète en vue, on le regardait comme un Huron ou un Iroquois, espèce inconnue outre-Manche. Son nom se trouve associé aux deux seuls mouvements d'avant-garde que l'Angleterre a connus avant-guerre, l'éphémère imagisme et l'explosif vorticisme, avec l'immense et génialissime Wyndham Lewis et l'irremplaçable sculpteur Henri Gaudier-Brzeska, mort prématurément dans les tranchées, en 1915, nous laissant une magnifique *Tête hiératique d'Ezra Pound*. Deux géants trop méconnus.

Jefferson avec Mussolini

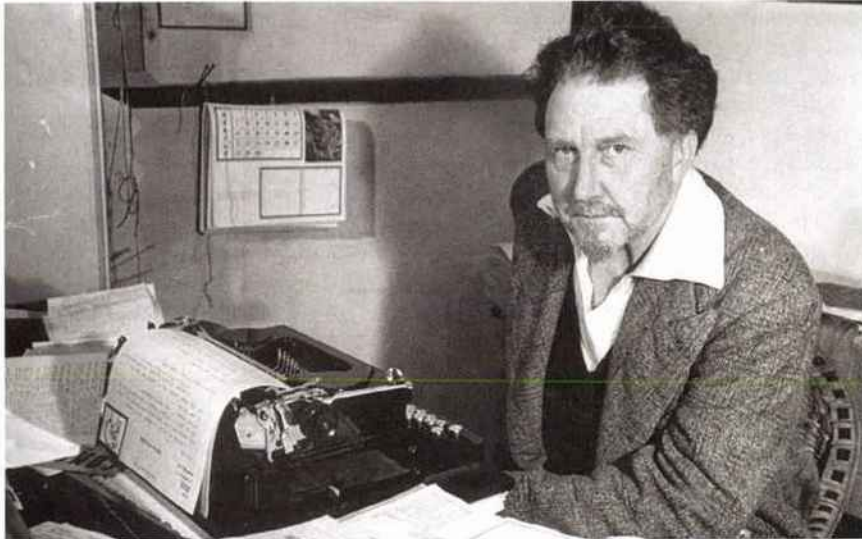
Lassé des Londoniens, il se fixa en 1921 à Paris, où il passa le plus clair de son temps à défendre ses pairs et amis, Joyce, T. S. Eliot, Brancusi, Hemingway. Mais la France et l'Angleterre étaient devenues trop exiguës pour retenir un homme tel que lui. C'est en Italie que l'Histoire se faisait. Il rejoignit donc la Péninsule avec sa femme en 1925, établissant ses quartiers à

Rapallo, en Ligurie, dans un pays gagné par l'ombre géante de Mussolini – ce qui n'était pas pour déplaire à Pound. Le leader italien fut pour lui le « Boss » et le taulier ; et le fascisme, le *Novum Organum*, le nouveau discours de la méthode qui allait abattre l'Ennemi : l'usure. En cela, il poursuivait l'œuvre des Pères fondateurs, à commencer par celle de John Adams, deuxième président des États-Unis, qui disait : « Il y a deux manières de conquérir et asservir une nation. L'une par l'épée, l'autre par la dette. » Il ira même jusqu'à projeter sur le « Duce » son admiration pour Thomas Jefferson, autre Père fondateur, réunissant les deux hommes dans un seul et même livre, *Jefferson et/ou Mussolini* (1935), sans jamais dire comment concilier l'idéal jeffersonien du moins de gouvernement possible et le super-État fasciste...

On se condamne cependant à ne rien comprendre à Pound – ni du reste à la variété inclassable de fascisme qu'il incarne – si l'on écarte ses conceptions économiques, qui occupent une place centrale dans son œuvre, *Cantos* inclus. En 1933, il put exposer ces dernières à Mussolini en personne. Le « vieux Mussy » n'y comprit rien et écouta d'une oreille distraite. Au surplus trouva-t-il les *Cantos* « divertenti ». On ne sache pas qu'il les ait jamais lus. Peu importe, la même année, Pound se voyait confier une émission à la radio fasciste romaine, qui l'auréolait de la *tribunicia potestas*, l'autorité des tribuns de la plèbe. Dès lors, il s'adressa au monde *urbi et orbi* d'une voix cavernueuse et envoûtante, ouvrant rituellement ses allocutions radiophoniques par ces mots : « Ceci est la voix de l'Europe, Ezra Pound vous parle », avant de lancer ses diatribes contre son puissant ennemi, l'usure.

Des poussières interstellaires

Quoique « à 100 % Américain », comment l'Amérique aurait-elle pu lui pardonner et encore moins le comprendre ? Elle le décréta « plus fou que dangereux » – c'est l'inverse qui était vrai – et l'interna, dans des conditions indignes, au St. Elizabeths Hospital, à Washington, le premier grand hôpital psychiatrique sous contrôle fédéral. Il y demeura douze ans, sans jamais se dédire ni rien concéder à ses geôliers, comme un autre écrivain à des milliers de kilomètres de là, le Norvégien Knut Hamsun, pareillement déclaré fou par les autorités de son pays. C'est là qu'il entreprit la traduction des *Odes* rassemblées par Confucius, le



Pour tous ceux qui l'ont croisé, Ezra Pound était le « centre du modernisme » – une boule de feu, une ligne à haute tension, une centrale thermique. L'éclair au front, la foudre dans la main, la flûte de Pan aux lèvres.

Shijing (*Lanthologie classique*). Une fois encore, il s'attela au chantier de sa vie, sans quitter le terrain politique, encore moins le terrain poétique, son domaine d'élection : traduire en images l'idéal de la vie bonne, l'eudémonisme du Stagirite – indifféremment confucéen, jeffersonien, mussolinien.

Aussitôt libéré en 1958, il revint dans sa seconde patrie, l'Italie. À l'arrivée de son bateau dans la baie de Naples, il ne put s'empêcher de gratifier la Péninsule d'un provoquant salut fasciste, déclarant aux journalistes : « Toute l'Amérique est un asile de fous ! » Il finira ses jours dans le refuge vénitien aménagé par sa maîtresse, la violoniste Olga Rudge, qui partageait la vie du poète avec Dorothy Shakespear. Mort en 1972, il repose à San Michele, dans l'ile-cimetière de cette ville-cimetière qu'est Venise. Il faut s'arrêter sur les cent seize *Cantos*, clairs jusqu'à l'aveuglement et nébuleux comme des poussières interstellaires. Tout ensemble épiques, orphiques et fascistes, tour à tour élégiaques et guerriers, ils renferment une pluralité d'univers, scindés par l'auteur en grands cycles – américains, chinois, pisans –, immense coulée qui charrie quantité de personnages, d'idiomes, de thématiques. Pound choisit de s'emparer d'une histoire – l'*Odyssée* – et de la poursuivre à travers les âges. Homère et Dante le guident dans « la forêt obscure ». Ulysse en est le fil conducteur (mais le courant n'est jamais continu chez Pound). Au fil des chants, on croise des empereurs chinois, des papes de la Renaissance, des partitions musicales, Napo-

lèon, Villon, qu'il a mis en opéra, des banquiers, des voleurs, des trafiquants, passant des bas-fonds new-yorkais aux pictogrammes chinois, des troubadours aux mandarins, de l'Amérique d'hier à l'Amérique d'aujourd'hui.

Il y a quelque chose qui anticipe l'art brut dans la conception même des *Cantos*, immense bricolage qui accouche d'un monde en soi, à la fois polyphonique et synchronique. « Toutes les époques sont contemporaines », clamait leur auteur, si tant est qu'elles soient fécondées par la beauté – la seule chose qui comptait aux yeux de Pound. Celle des *Cantos* s'adresse autant à l'œil qu'à l'oreille. Elle a la pureté des formations géologiques élémentaires et le tranchant des minerais bruts.

« Le Grand Pan revient »

À rebours de Baudelaire, Pound ne haïssait pas le mouvement qui déplace les lignes. Il le chérissait même, à la condition qu'il les brise. Ce qui donne à son épopée son rythme syncopé, ses bouffées épileptiques, son énergie contagieuse. Seul Antonin Artaud a approché la puissance du Verbe poundien, mais Artaud bégayait une parole de plus en plus inarticulée, alors que Pound dominait son discours. « Le problème, expliquera-t-il rétrospectivement, était d'ériger un cycle cohérent, ramenant l'esprit contemporain à celui du Moyen Âge après l'avoir soigneusement débarrassé de la culture classique dont il était inondé depuis la Renaissance ». En dépit des obscurités kabbalistiques qui émaillent son

texte, Pound cherchait l'expression exacte, comme il s'en est expliqué dans *La Kultur en abrégé* (1934). *Comment lire* (1930), paru aux éditions Pierre-Guillaume de Roux, ne dit pas autre chose. Apprendre à y « charger de sens au plus haut degré le langage », telle est l'ambition du poète.

Sous les apparences d'une masse hétéroclite au sens sibyllin, les *Cantos* délivrent une parole en amont du Logos, dans un Mythos peuplé de fables. Ils liquident cinq siècles d'académisme et vingt-cinq siècles de rationalité. À les lire, il arrive parfois qu'on ait la sensation étrange de déchiffrer des hiéroglyphes sur des pyramides ou de vieilles tablettes cunéiformes remontant à la naissance de l'écriture, dont l'érosion aurait partiellement effacé les caractères. Il voulait retrouver le chemin d'une Tradition perdue, conjurer la mort de l'Europe, sauver Venise des eaux et la littérature de

**À CEUX QUI LUI
DEMANDAIENT OÙ IL VIVAIT,
POUND RÉPONDAIT :
« EN ENFER ! », EN POINTANT
DU DOIGT SON CŒUR :
« ICI, ICI ! », AJOUTANT :
« J'AI PERDU LA TÊTE DANS
UN ORAGE... »**

son déclin programmé. Il chercha passionnément les outils d'une Renaissance, de l'expérience avant-gardiste à l'expérience fasciste. Il s'en tint d'ailleurs toute sa vie au même dessein : œuvrer à une nouvelle palingénésie ; traduire – et le mot s'impose chez lui tant il fut un traducteur, d'italien, de chinois, de provençal, de grec ancien – le monde en train de se déliter, donc le ressaisir, et pour cela l'empoigner par les cheveux, par les pieds et par les oreilles. (Œuvre de résurrection : ressusciter les morts par les mots. Il est mort un peu à la manière de Nietzsche. « Le Grand Pan revient », confia-t-il un jour à Dominique de Roux, faisant écho, à deux mille ans de distance, à la parole rapportée par Plutarque de la mort du Grand Pan qui pétrifia le monde antique, préfigurant le triomphe du christianisme. Lui annonçait le retour des dieux et une nouvelle aurore – qui se fait attendre. ▀

Ezra Pound, *Anthologie classique définie par Confucius*, Pierre-Guillaume de Roux, 480 p., 28 €.